

**«SIGNES PARTICULIERS» N'AYANT PAS ÉTÉ TROUVÉS
SUR LA «CARTE D'IDENTITÉ»
DE CERTAINES ESPÈCES
par Guy FOURRÉ**

Dans le tome 9 de 1978 de notre bulletin, nous avons publié sous ce titre, en demandant l'avis de nos lecteurs, quelques petits problèmes mycologiques que la documentation habituelle ne permettait pas de résoudre.

Nous avons rapporté dans le tome 10 de 1979 les réponses reçues, en y ajoutant de nouvelles questions.

Nous poursuivons dans le présent numéro la publication des réponses aux interrogations des bulletins précédents, en vous soumettant de nouveaux «signes particuliers» pour d'autres espèces.

Rappelons qu'il n'est pas du tout dans notre intention de proposer la création de nouvelles espèces ou variétés, sur la base de divergences peut-être inconstantes ou sans signification réelle. Cependant, dans certains cas, de nouveaux taxons décrits par des auteurs réputés pourraient apporter une solution au problème posé, sous réserve de vérifications ultérieures par plus compétents que nous.

Dans la majorité des cas, les réponses reçues apportent des compléments aux descriptions classiques, ou permettent de nuancer des affirmations trop limitatives auxquelles la Nature se charge parfois de donner un démenti.

Cantharellus cibarius... et subcibarius ?

Dans le bulletin de 1978, nous avons dit notre étonnement de récolter chaque année la banale girole sous deux formes bien individualisées, n'apparaissant pas à la même époque ni dans les mêmes stations : les diverses variétés citées dans la littérature, et basées essentiellement sur des différences de couleurs, n'apportaient pas de réponse satisfaisante à cette constatation, nos deux formes divergeant par leur silhouette plus que par leur coloration.

La première, correspondant bien aux descriptions classiques de *Cantharellus cibarius*, est assez trapue, dégage une fine et agréable mais très nette odeur d'abricot, et nous la trouvons en général assez dispersée, de mai à fin juillet, surtout en juin, dans les forêts de feuillus, notamment dans les vieux taillis de chênes mêlés de hêtres.

La seconde, beaucoup moins charnue, n'apparaît guère avant la fin de juillet, principalement sous noisetiers, dans les chemins, sur le talus, dans les creux de vallons sous bois, en troupes très nombreuses, et elle n'a aucune odeur.

Un de nos collègues de la Loire, M. AVEL, nous a écrit à ce propos : «Depuis 15 ans que je suis dans la région Forezienne, j'ai remarqué régulièrement la séparation constante de *Cantharellus cibarius* en deux formes correspondant exactement à votre description, et je m'étonnais de ne trouver nulle part mention de ce fait...».

Un correspondant du Maine-et-Loire, M. GALLAND, de la Pouëze, nous a fait part des mêmes observations.

Or, nous avons trouvé depuis, dans le troisième volume de l'ouvrage «I funghi dal vero», de l'excellent mycologue italien Bruno CETTO, une espèce qui pourrait peut-être nous permettre de mettre un nom sur la seconde de nos formes (la première correspondant au type de *Cantharellus cibarius*) : il s'agirait de *Cantharellus subcibarius* Corner.

Bruno CETTO indique que cette espèce a été créée par Corner en 1961 sur des récoltes faites dans le nord de... Bornéo ! Mais il ajoute qu'il l'a trouvée également dans le nord de l'Italie et il commente : (traduction approximative) «nous pensons que cette variété doit être plus

répandue qu'on ne le croit. **Elle se différencie de *C. cibarius* par l'absence d'odeur**, par l'habitat seulement sous feuillus (la description précise «en terrain acide», ce qui correspondrait bien également à nos observations, notre forme grêle et sans odeur étant plus commune en terrain acide alors que nous récoltons plus souvent le type sur les sols calcaires des forêts de Chizé et Aulnay, sans qu'il s'agisse d'un caractère exclusif), et par une couleur moins définie, ocre pâle».

D'autres points de la description de *Cantharellus subcibarius* : «chapeau légèrement floconneux squamuleux au centre, teintes parfois blanc crème ou pâles», ne «collent» pas très bien avec nos récoltes, mais la photo publiée sous ce nom par B. Cetto (n° 1142) correspond parfaitement à l'aspect de notre forme inodore.

Il ne sera sans doute pas facile de comparer nos giroles atypiques avec les *subcibarius* de Bornéo (!!!). Mais en attendant il est peut-être possible, si nous voulons distinguer dans nos propres fiches les deux formes, de donner à la seconde ce binôme de *Cantharellus subcibarius*, en y ajoutant un gros point d'interrogation...

Parmi les diverses variétés ou espèces de *Cantharellus* que nous avons trouvées dans la littérature, c'est en tous cas celle qui nous paraît s'en rapprocher le plus... et nous serions heureux d'avoir votre avis sur la question.

Amanita eliae, spissa et excelsa

Le pied profondément enterré de *Amanita eliae* est une caractéristique qui n'est pas signalée par certains auteurs, ce qui pourrait conduire à une description erronée : la présence de la volve, très friable et enfouie, peut passer inaperçue si le stipe n'est pas déterré avec le plus grand soin. C'est à nouveau confirmé, après M. André MARCHAND et le Dr BOIFFARD, par M^M. CHENE, de Nantes, et Marcel BARON, de Cholet. Ce dernier ajoute que *Amanita eliae* a parfois une teinte très pâle qui pourrait prêter à confusion, mais dans ce cas, le lendemain de la récolte elle devient plus colorée et plus facile à identifier.

L'existence d'*Amanita excelsa* (= *ampla*) est contestée par certains auteurs selon lesquels le pied enterré - l'une des différences la séparant d'*Amanita spissa* - ou non ne serait dû qu'à la nature du sol. Nous ne sommes pas d'accord avec cette explication, car nous récoltons chaque année, dans le même bois, sur le même sol assez friable, l'espèce que nous appelons *excelsa* et qui a toujours le pied profondément enterré, et *spissa* qui a le bulbe à la surface du sol. M. CHENE précise très justement «*excelsa*» enterrée, un peu comme *eliae*, et *spissa* que l'on fait tomber d'une chiquenaude, ou presque».

La plupart des mycologues que nous connaissons, dans notre région, considèrent *spissa* et *excelsa* comme deux espèces bien distinctes, non seulement parce que l'une a le pied constamment enterré et l'autre non, mais également pour deux autres caractéristiques : l'odeur, de rave chez *spissa*, de pomme ou de biscotte, agréable, pour *excelsa* ; et la couleur de la cuticule, d'un gris pâle chez *excelsa*, souvent sans verrues ou avec une ou deux seulement, alors que les verrues sont plus nombreuses et la teinte plus brune pour *spissa*.

***Lepista nuda* (= *Rhodopaxillus nudus*)**

Nous avons signalé l'an dernier que deux formes de ce champignon ont une valeur gustative très différente (à notre avis) ! : l'une, trapue et d'un bleu violet **vif**, est bien meilleure que l'autre, plus élancée et plus terne mais plus commune dans nos secteurs habituels.

M. CHENE a constaté également «des différences énormes de qualité de ce champignon». Il se demande s'il y aurait plusieurs variétés, sinon espèces. Ou encore si les différences de goûts ne viendraient pas de la jeunesse des carpophores. Sur ce dernier point nous ne pensons pas qu'il s'agisse d'une explication satisfaisante, car dans les récoltes que nous avons comparées en 1979, nous avons dans l'une et l'autre forme des exemplaires à tous les stades de développement.

M. Marcel BON se demande si notre forme élancée et terne ne serait pas l'une des nombreuses formes de *Lepista sordida*. Il faudrait alors admettre que cette forme peut être beaucoup plus commune (du moins dans notre région) que le *nuda* type, qui correspondrait au *Rhodopaxillus nudus* du Maublanc.

Nos bois ayant été très pauvres cette année, nous n'avons pas retrouvé les deux formes et nous n'avons pas encore pu les photographier. Nous espérons bien les revoir ultérieurement et poursuivre l'étude de cette petite énigme.

Hygrophorus pratensis

Nous nous étions étonnés d'avoir assez fréquemment rencontré cette espèce praticole dans les bois. Et M. Raymond BERTAULT nous avait répondu qu'au Maroc, il avait toujours récolté ce champignon sous bois, malgré son nom.

M. Marcel BON nous dit se souvenir que sa première récolte de *H. pratensis*, il y a près de 30 ans, avait été faite dans un taillis calcaire bordé de buissons, et il ajoute : «Inutile de dire que la détermination, à l'aide du Maublanc, n'avait pas été aisée...».

Pour éviter à ceux qui rencontrent pour la première fois cette espèce de se poser des questions sans réponse, il serait peut-être souhaitable d'ajouter aux descriptions, à la rubrique habitat : «habituellement dans les prés et coteaux dégagés, mais existe également sous couverts, dans les coupes et taillis, sur les talus, parfois même au cœur des bois».

***Calocybe gambosum* (= *Lyophyllum georgii*)**

Les praticoles vont-ils se réfugier dans les bois ? Telle était la question que nous posions dans le précédent bulletin, non point à propos de *Hygrophorus pratensis*, mais en constatant que certaines espèces autrefois praticoles comme le populaire Tricholome de la St-Georges se mettent maintenant à l'abri dans nos régions, alors que dans des zones de montagne où l'air est plus pur elles restaient à découvert. (Ce qui nous avait été également signalé par Georges BECKER).

M. Marcel BARON, de Cholet, distingue 5 variétés de *Calocybe gambosum* et il en connaît 88 stations (un chiffre qui laissera rêveur les mycophages recherchant en vain le délicieux «mousseron de printemps» !), toutes sous les arbres (principalement les ormes) ou dans les haies. Mais un de ses amis originaire de Savoie lui a dit que dans cette région des Alpes — comme nous l'avons vu dans les Pyrénées — on le trouve toujours à découvert dans les prairies.

De son côté le Professeur KUHNER nous a écrit tout récemment ceci : «A propos du refuge dans les bois de plusieurs champignons des prés, j'avais été frappé depuis longtemps par le fait que dans la monographie des Hygrophores d'Amérique du Nord, de HESLER et SMITH, la plupart des espèces praticoles chez nous, sont indiquées comme ne venant que dans les bois!».

De ces diverses constatations et informations, on peut tirer une conclusion pratique susceptible d'éviter des erreurs de détermination : c'est que le fait de trouver sous bois un champignon ressemblant à un praticole ne signifie par forcément qu'il s'agit d'une autre espèce. Le cas d'*Hygrophorus pratensis* est particulièrement significatif à cet égard : le mycologue le découvrant pour la première fois sous bois et se fiant à la lettre aux atlas pourrait être tenté de l'appeler *nemoreus*, malgré l'absence de ponctuations sur le stipe et de légère villosité sur le chapeau, caractéristiques qui pourraient être supposées peu visibles. Alors qu'en fait les deux espèces sont bien différentes et qu'il est relativement fréquent de trouver l'espèce «des prés»... dans les bois !

NOUVELLES QUESTIONS

***Hygrophorus penarius* Fries**

D'abondantes récoltes de cette espèce, en forêt de Chizé, à l'automne 1979, nous avaient permis de le goûter, et nous en avions retiré une demi-déception, partagée par quelques amis ayant fait la même expérience avec des récoltes de même provenance : c'est un bon comestible certes, mais nous n'adoptons pas l'enthousiasme de Georges BECKER et de quelques autres auteurs qui le classent parmi les tout premiers pour la valeur gustative, en déplorant qu'il soit si rare.

M. Georges BECKER, qui avait lu cette appréciation dans une de nos chroniques hebdomadaires, s'en était étonné et avait émis l'hypothèse qu'il s'agissait peut-être, non pas de *penarius* Fr. qui est lié aux chênes, mais de *barbatulus*, qui vient sous les hêtres et qui est bien moins bon.

Outre le choix de l'arbre, *H. barbatulus*, espèce créée justement par BECKER, se distingue de *penarius* par la marge pileïque recouverte de fines mèches blanches apprimées et par ses lames assez serrées, jaunâtres à saumon pâle.

Ignorant l'existence de *barbatulus* au moment des récoltes de 1979, nous n'avions pas

recherché les différences ci-dessus, et la confusion n'aurait donc pas été impossible.

Mais à l'automne 1980, de nouvelles récoltes en forêt de Chizé nous ont permis de vérifier qu'il s'agissait bien de *penarius* Fr. : nous l'avons trouvé sous des chênes, loin de tout hêtre, et la loupe ne nous a pas permis de déceler de fines mèches blanches apprimées, tandis que les lames étaient très espacées. Pourtant, de nouvelles expériences gustatives n'ont pas suscité davantage l'enthousiasme.

Il semblerait donc que la valeur gustative de l'hygrophore du garde-manger soit assez variable d'une région à l'autre : il est vrai que la Franche-Comté de BECKER et nos forêts calcaires de l'ouest atlantique sont très éloignées à tous points de vue !

Signalons en outre que tous les auteurs qui parlent de *penarius* le considèrent comme très rare. Or, en forêt de Chizé et d'Aulnay, ces deux derniers automnes, il a été récolté par dizaines de kilos !

Clitocybe alexandri

Cette espèce est généralement considérée comme exclusivement montagnarde. Or, nos amis du nord des Deux-Sèvres la récoltent chaque année sous épicéas dans le pays Thouarsais, nous l'avons trouvée l'été dernier dans les « montagnes » de Béceleuf (Deux-Sèvres) à... 100 m d'altitude, et nous en avons même reçu des exemplaires (du moins nous le pensons), l'hiver dernier, venant ... de l'Île d'Aix ! Notre collègue Michel SANDRAS l'a également trouvée au bord de la mer, en forêt de La Coubre, sous *Pinus pinaster*.

M. André MARCHAND, dans son excellent atlas « Champignons du nord et du midi », donne des indications précises sur l'habitat de *Clitocybe alexandri* (pl. 125, T. 2) ; « orophyte dans la zone tempérée d'Europe, cette espèce gravit la montagne au-delà de 2000 m, mais avec la latitude elle descend au-dessous de 150 m dans les régions scandinaves. Elle montre une prédilection pour les substrats calcaires et elle fréquente surtout les pessières. Pourtant, selon J. FAVRE, on la trouve aussi sous *Pinus mugo*, *Pinus cembra* et *Larix* et sur sol gneissique ».

M. MARCHAND a raison de parler de prédilection — et non d'exclusivité — pour les substrats calcaires, car nos récoltes de juillet et octobre à Béceleuf ont été faites dans un bois où prospèrent l'ajonc et la digitale, sur terrains du briovérien, sous feuillus exclusivement.

Mais les exemplaires de cette station étaient atypiques, avec un chapeau profondément creusé en entonnoir et des lames descendant longuement sur le stipe, alors que la teinte, les guttules du chapeau et l'épaisseur du pied évoquaient bien *Cl. alexandri*. Nous hésitions cependant à le nommer ainsi, en raison des différences d'aspect et d'habitat (pas un seul conifère à une lieue à la ronde !). Nous l'avons donc envoyé à M. MORNAND, qui a transmis à M. BON, et ce dernier a confirmé : c'était bien *Alexandri*.

Il faudrait peut-être compléter en conséquence les indications sur l'habitat en signalant que si cette espèce est plus fréquente en montagne et sous conifères, elle peut également se rencontrer en plaine ou sous feuillus. Avez-vous des observations allant en ce sens ?

***Suillus grevillei* (= *Boletus elegans*)**

Il est bien connu que l'on trouve cette espèce sous les mélèzes, et que partout où cet arbre a été implanté (même en plaine) on a de grandes chances de récolter le champignon. Mais là encore il convient de se méfier des affirmations catégoriques : dans le bulletin de la S.M.F. de 1975, M. Y. MOTTEZ signalait que *Boletus elegans* avait été trouvé dans la Manche sous des pins ; M. Patrick JOLY l'avait récolté au Vietnam également sous pins, et M. ROMAGNESI l'avait vu dans l'Oise sous *Picea excelsa*.

Plus récemment M. AYEL, de la Loire, en a récolté un exemplaire bien typique en l'absence de tout Mélèze, dans une forêt de sapins et d'épicéas.

Il conviendrait donc de souligner l'appréciation de M. ROMAGNESI : « Espèce fortement préférante du Mélèze mais non exclusive ».

Clitocybe nebularis* var. *alba

Notre ami Didier VIAUD, de Brioux-sur-Boutonne (Deux-Sèvres), nous a transmis en novembre 1980 de nombreux et magnifiques exemplaires de *Clitocybe nebularis* qui étaient entièrement d'un blanc de lait.

Cette récolte avait été effectuée en forêt d'Aulnay où la totalité des exemplaires d'un

immense cercle avaient cette couleur blanche inhabituelle, alors qu'à quelques mètres se trouvaient d'autres cercles de *nebularis* classiques, tous du gris habituel.

Or, à la même époque, à Jard-sur-Mer, on apportait à M. Marcel BARON des *Clitocybe nebularis* entièrement blancs, récoltés près des Sables-d'Olonne, là bas également à proximité d'un autre cercle d'exemplaires normalement gris.

La flore de Kuhner et Romagnesi évoque très brièvement une var. *alba* et la plupart des autres auteurs disent à propos de *nebularis* : «rarement blanc». Avez-vous déjà récolté cette variété blanche qui semble rare ?

SIMULTANÉITÉ A DE LONGUES DISTANCES

L'apparition à la même époque, à plus de cent kilomètres de distance, de cette rare variété blanche de *Clitocybe nebularis* est un nouvel exemple de ces coïncidences dans l'espace que nous avons remarquées à diverses reprises : quand une espèce peu commune, ne fructifiant pas tous les ans, se décide à se montrer, il n'est pas rare qu'elle le fasse simultanément à plusieurs centaines de kilomètres d'éloignement.

Nous avons eu un autre cas à l'automne 1980 avec *Scleroderma polhyrizum*, que l'on ne trouve pas à chaque coin de bois ! En l'espace de quelques jours, aux environs de la Toussaint, nous avons pu en étudier trois récoltes : l'une avait été faite dans les environs de Saintes par le Président des trufficulteurs de la Charente-Maritime. Nous avons trouvé le second tout à fait par hasard dans les Landes, entre Bazas et Langon (Gironde) au cours d'un très bref arrêt, et le troisième avait été récolté dans les mêmes conditions et dans la même région par un automobiliste niortais. Or, à plus de 500 km de là, dans la Loire, M. AYEL en rencontrait également toute une famille en novembre. Cette dernière récolte était d'autant plus surprenante que *Scleroderma polyrhizum* est considérée comme une espèce thermophile, alors que la Loire n'a pas précisément un climat méditerranéen !

En Anjou, M. Jean MORNAND a vu une espèce rare, *Pholiota scamba*, qui n'avait jamais été signalée auparavant dans cette région, deux fois à huit jours d'intervalle et provenant de deux stations éloignées l'une de l'autre d'environ 80 km...

Un de nos lecteurs pourrait-il nous donner une explication de cette simultanéité qui défie les distances, et parfois même les différences de climat ?

(Pour toute correspondance concernant ces questions, s'adresser à M. Guy Fourré, 152, rue Jean Jaurès, 79 000 Niort).